

Considérations sur les moeurs agraires de Roumanie reflétées dans les jeux de masques

EMILIA PAVEL (Iași)

Les jeux de masques de Roumanie, à l'occasion du Jour de l'An sont des moeurs archaïques agraires et pastorales de tradition multimillénaire.

Les moeurs agraires sont nées en même temps que le processus de culture de la terre. On les pratiquait dans le but d'invoquer et d'adoucir les esprits bénéfiques, ce qui devait aider à la fertilité et à la fécondité de la terre.

Dans l'antiquité, on organisait les jeux de masques au printemps¹, au commencement des travaux agricoles. La réforme du calendrier romain de l'an 46 av.n.è. (du temps de Jules César) fixe la date du premier janvier comme début de l'année, au lieu de 1^{er} mars. C'est depuis lors qu'a lieu le changement de la période des moeurs du printemps en plein hiver. La tradition du "mărțișor", liée au 1^{er} mars, nous rappelle la date à laquelle on fêtait le début de l'année au printemps².

L'ancienneté, la richesse et le faste des masques du théâtre traditionnel de Roumanie – surtout de Moldavie – attestent non seulement l'existence, dans ces parages, de moeurs millénaires mais aussi leur continuité. Les masques constituent, en même temps, des preuves de l'histoire nonécrite de certaines moeurs très anciennes. Pierre Francostel, en parlant des masques en général, affirmait: "Les masques sont les archives d'un peuple qui, en ignorant l'écriture, n'a pu enregistrer son histoire dans des bibliothèques (...) La société des masques reste le livre de la sagesse des peuples"³.

Constitués en convois de chèvres, cerfs, boucs, béliers, boeufs, autruches, cygognes, chevaux, ours, au son des flûtes, des tambours, des sonailles, des grelots, les masques traversent, de nos jours encore, à la veille et le Jour de l'An, les villages, en rappelant les fêtes bacchiques et dionysiaques de l'antiquité grecque et romaine, tout comme les vieilles fêtes de partout, liées au culte de la fertilité et de la fécondité.

Les masques du Nouvel An ont leur origine dans les lointains rites agraires et pastoraux néolithiques et thraco-gétiques, rites qui ont évolué et se sont développés simultanément avec les rites funéraires et le culte des morts chez nos aïeux.

Quant à ces très anciennes traditions, Mircea Eliade soutient: "De telles cérémonies sont encore populaires dans les Balkans et en Roumanie, surtout pendant les douze jours entre la veille de la Noël et l'Épiphanie. A l'origine, ces cérémonies étaient liées au retour périodique des morts et elles comportaient toutes sortes de masques animaux: cheval, chèvre, ours." Ensuite, le même auteur ajoute: "On a suffisamment de preuves de l'héritage païen, c'est-à-dire gèto-dacique et daco-romain, chez les Roumains. Il suffit de penser au culte des morts et à la mythologie funéraire, aux rites agraires aux coutumes saisonnières, aux croyances magiques, etc., qui, comme on le sait, persistent, à peine changées d'une religion à l'autre, pendant des millénaires".⁴

Les sociétés néolithiques connaissaient le culte des morts auquel s'ajoutent, plus tard, des idées nouvelles: "La terre, sous laquelle reposent les ancêtres, est la même que celle dont chaque année apparaît, de manière miraculeuse, la nourriture de la communauté entière; de là, l'idée que l'esprit des morts contribue à la germination des grains".⁵

Dans les croyances et les traditions roumaines "les pluies des "Moși", qui favorisent la récolte, commencent vers la fête des "Moșii de vară", le samedi qui précède la Pentecôte. Ce samedi est une de plus grandes fêtes de commémoration des morts, fête qui persiste jusqu'à présent parmi les traditions de notre peuple".⁶

Vasile Pârvan soutient que la Pentecôte (Rusalii) "Moșii" est fêtée aujourd'hui par nos paysans comme il y a 1900 ans par nos ancêtres. Le mot "moși", d'origine très ancienne, probablement thraco-gétique, s'est conservé dans le vocabulaire roumain. La fête des "Rusalii" (Pentecôte) s'accordait avec les traditions et les moeurs des Thraces, qui croyaient à l'immortalité de l'âme et qui avaient un culte très élaboré des ancêtres. "Les morts étaient considérés comme défenseurs des vivants et pour cela on leur offrait des célébrations, des prières".⁷

Les morts, considérés comme semence en germination dans le corps d'une divinité de la terre, comme l'était toute déesse-mère tellurique, étaient

considérés eux-mêmes comme forces "nourricières", "germinatrices" et "assurant la croissance".⁸

Les pratiques magiques, liées à la présence des morts sur la terre vers la fête du Nouvel An, quand se déroulent les jeux de masques, se basaient, comme Petru Caraman l'a souligné, sur "la croyance que, dans la nuit de la Noël, les tombeaux s'ouvrent et les revenants, les esprits des morts, en sortent allant dans le monde... Les esprits des morts circulent pendant les nuits des douze jours".⁹ L'Épiphanie est le moment où leur liberté prend fin. Ils doivent rentrer dans leur abri souterrain. Mais comme ils ne veulent pas le faire d'eux-mêmes, cela fait apparaître la coutume de la chasse des esprits, que l'on a pu rencontrer aussi dans la vallée de l'Olt et dans la zone de Făgăraș, sous le nom "baterea tufeii"¹⁰ (battement des buissons). En Moldavie, dans la zone de Iași, la destruction et le jet des masques le soir du jour de l'An sont similaires à cette pratique.

Le culte des morts et les cultes agraires existent aussi chez d'autres peuples du Globe: chez les tribus Californiennes, à l'occasion du Jour de l'An, les immortels sont supposés présents sur la Terre. Le rituel du renouvellement annuel du monde est la cérémonie religieuse la plus importante chez ces tribus.¹¹

Au Mexique et au Peru, les cérémonies des masques étaient liées aux cultes funéraires. Les danses rituelles étaient exécutées au son de la flûte et du tambour¹², instruments très vieux utilisés dans les jeux de masques chez les Roumains. Les cultes agraires et funéraires sont connus par les Egyptiens¹³, par les peuples d'Afrique¹⁴, par les Indiens du nord de l'Amérique, de l'Amérique Centrale et du Sud, dans les deux époques, préhistorique et moderne¹⁵.

Les masques sont utilisés afin de leur faire apporter la pluie nécessaire à la récolte. Ils apparaissent dans les cérémonies funéraires et à d'autres occasions comme agents de la fertilité agricole.¹⁶

Mircea Eliade soutient que dans le Sud et le Sud-Est de l'Europe, le folklore et les pratiques religieuses des populations rurales représentaient encore des figures, des mythes, des rituels de l'antiquité la plus reculée, voire de la préhistoire.¹⁷

On a trouvé des images de masques du Jour de l'An, chèvre, ours, boeuf, sur la plaque ornementale d'intérieur en terre cuite, datant du XVI^{ème} siècle, découverte à Iassy en 1961 et qui, à présent, se trouve au Musée d'Histoire de la Moldavie.¹⁸

Les jeux de masques sont décrits dans nombre de sources provenant des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. En 1656, à l'occasion d'une visite à Iași, l'ambassadeur suédois Welling décrit le jeu de la chèvre: "Dans le jeu

... figure une chèvre, dans le peau de laquelle s'était introduit un homme et dont le jeu était conduit par un garçon. Au moment où il devait finir le jeu, le garçon tirait une flèche sur la chèvre, la danse cessait et le garçon recevait un pourboire. On représentait donc, sous une forme primitive, une scène de chasse.¹⁹ Au XVIII^{ème} siècle, Del Chiaro mentionne les traditions populaires du Jour de l'An et le jeu de la vieille mégère et du vieillard à l'occasion de la Noël: "Elle, ayant une sorte de bec d'oiseau et lui avec une longue barbe fausse, disaient toutes sorte de gros mots."²⁰ Dans *Descriptio Moldaviae* Dimitrie Cantemir²¹ consacre au jeu un paragraphe significatif. A l'époque de Dimitrie Cantemir, le jeu était simple, formé de deux personnages - la "turca" (et le vieux de "turca"). Le jeu "turca" et le vieux de "turca" de Moldavie, ou brezaia (et le vieux de brezaia) de Valachie, ont un caractère très vieux, appartenant aux traditions et aux spectacles communs à tout le Sud-Est de l'Europe. Vers la fin du XIX^{ème} siècle, le jeu de "turca" de Moldavie est mentionné dans les ouvrages de spécialité sous le nom de "la chèvre".

Dans l'étude ethnographique de Tudor Pamfile²², comme dans d'autres monographies récentes, se trouvent décrits le cortège entier de la chèvre avec les masques apparus tout le long de l'évolution du jeu.²³ Teodor Burada aussi nous offre des informations précieuses sur les cortèges du Jour de l'An: "En Moldavie, comme dans d'autres territoires habités par des Roumains il y a la tradition de jouer la chèvre ou la "turca" à l'occasion des fêtes de Noël."²⁴

En Moldavie, les préparatifs en vue des jeux de masques traditionnels²⁵, commencent dès le mardi gras, le carême prenant, quand les jeunes gens engagent l'orchestre (les ménestriers) pour les fêtes et pour la soirée de la Saint André ("Andrii") le 30 novembre, pendant laquelle, selon la tradition, a lieu "la garde à l'ail" (păzitul usturoiului). La croyance populaire liée à cette fête a été chantée en vers par Vasile Alecsandri, vers que nous présentons en traduction libre: "Un bruit triste résonne dans les champs/Les revenants viennent se rassembler/En quittant leurs cercueils/Vous peuples chrétiens/Faites des croix rédemptrices/Car c'est la nuit effrayante,/La nuit de la Saint-André."²⁶

Pour mettre en fuite les revenants, on enduisait d'ail les vitres, et les jeunes du village se réunissaient la veille de Saint André, le soir, à la maison de danse, en disant qu'ils allaient "monter la garde à l'ail". En ce qui concerne cette tradition, Petru Caraman affirme: "L'ail avait dans l'antiquité, le même rôle qu'à présent, celui d'éloigner de la maison de l'homme les revenants qui, à l'occasion des fêtes dédiées aux morts, quittaient le monde souterrain-tous les tombeaux étant ouverts - et

devenaient très hardis. La superstition antique comprenait la supposition que l'on pouvait empêcher, à l'aide de l'ail, les esprits des morts de revenir. Cette superstition liée à la Saint André persiste aujourd'hui encore chez les Roumains.²⁷

L'opinion de Ovidiu Bârlea est que, pendant cette période, les morts participaient non seulement par l'esprit, mais en goûtant aux offrandes festives le plus souvent dans des pièces de vaisselle rangées à leur intention, en goûtant donc totalement les mêmes joies que les vivants - on peut surprendre des traces de ces conceptions archaïques dans une série de pratiques liées aux traditions à la fête des "Moșii" avant Noël, comme dans certains détails des cantiques à l'occasion de la Noël.²⁸

Teodor Burada montrait, au début de notre siècle, que les traditions du Jour de l'An en Moldavie et en Transylvanie sont identiques: "Canternir décrits la "Turca" de Moldavie vers le début du siècle dernier, le XVIII^e (n.n.) et je connais la "Turca" actuelle en Transylvanie, notamment celle du Pays de l'Olt; les deux sont identiques."²⁹

En Moldavie, dans la zone de Iași, le cortège de la chèvre est constitué de jeunes ayant accédé à la danse (ieșiți la joc) et qui jouissent de la confiance des villageois. Ce sont les mêmes jeunes hommes qui, le soir de la Saint André, ont "monté la garde à l'ail". Ils vont, la veille du Jour de l'An, parcourir le village en exécutant les jeux de masques avec la chèvre.

Le cortège de la chèvre est la composante principale du déroulement des carnavals populaires de masques du Nouvel An. En tant que variantes des archaïques "turca" ou "brezaia"³⁰, les masques de chèvres, boucs, cerfs, bœufs, cigognes, autruches ont la même signification. Leur ressemblance et leur unité ressortent du jeu: le "claquement" du maxillaire inférieur étant un élément toujours présent chez ces masques - ci les masques de chèvre, de cerf, de bœuf, d'autruche, etc. représentent des animaux divers, le jeu les unit tous, de même que la musique sur laquelle il est exécuté, la flûte et le tambour accompagnant toujours ces spectacles.

L'idée de la mort et de la résurrection est prédominante dans le spectacle de masques du Jour de l'An, le point culminant du jeu étant le décès de l'animal qui, par la suite, est ressuscité par des incantations. Le centre du village forme la scène sur laquelle les jeux populaires de masques se déroulent, ayant comme spectateurs les habitants du village. La collectivité entière participe à la réalisation et à la décoration des masques. On fait apparaître divers ornements et parures, rubans de diverses couleurs, perles de verre, "hurmuz", colliers de fausses perles,

fleurs de citronnelle, basilic, voiles, cordons, ceintures, foulards et d'autres pièces de costume populaire traditionnel, que l'on conserve dans les coffres pour de telles occasions.

On offre aussi, à ceux qui le sollicitent, des bouts de fourrure, de laine, de chanvre, des plumes, des chiffons, pour en confectionner des masques, ou bien même des pièces de vêtements usés, pour les costumes. A cette occasion surgissent les sonnailles, les clochettes, les grelots, les cordons de cuir aux boutons métalliques, que les masques portent le Jour de l'An. Le même phénomène de la participation collective à la costumation des groupes de jeunes gens ou à l'embellissement des masques a été constaté aussi dans le Pays de l'Olt, selon les descriptions de Teodor Burada et de Traian Herseni.

Dans le Plateau Central Moldave, zone de Iași, le bruit assourdissant des tambours battus avec insistance, à partir de la Saint André (Andrii), mais surtout à la veille et le Jour du Nouvel An, auquel s'ajoute celui des sonnailles, des grelots, des flûtes, avaient, dans les temps anciens, le rôle de tenir les mauvais esprits à l'écart de la maison de l'homme.

Le carnaval aux masques commence à la veille du Jour de l'An, quand la rencontre de toutes les formations et le premier spectacle ont lieu au centre du village. Lors de ces rencontres ont lieu des concours entre les groupes de masques. Dans le village de Popești-Iași, les "vieillards" de chaque groupe organisé autour d'une chèvre représentent ses défenseurs et ils détiennent le rôle le plus important dans le jeu. Le groupe vaincu est soumis à la médisance du village entier et les "vieillards" de ce groupe n'ont pas autre chose à faire que de se venger.

Dans le groupe de la chèvre, les "vieillards" représentent les aïeuls revenus pour fêter le Jour de l'An dans le village; ils ont le même rôle que le vieil An dans le jeu dramatique des "Jieni" ou le vieil homme "moșul" de la veillée autour des morts. Les vieillards du très ancien rituel païen d'enterrement "images évoluées du rituel des ancêtres morts", deviennent la figure centrale dans les jeux traditionnels aux masques.³¹

Outre les "vieillards", jamais absents dans le cortège de la chèvre, il y a des vieilles femmes, puis des personnages représentant des métiers du village ou certaines professions: chaudronniers, forgerons, médecins, commerçants, militaires.

La chèvre est jouée par un jeune homme qui, au rythme des tambours et de la flûte imite les sauts de l'animal. Le personnage qui accompagne la chèvre représente le berger; il danse en criant: "Ța, Ța, Ța, căpriță (petite chèvre), Ța! De la munte te-am adus (Je

t'ai fait venir de la montagne)/Cu beteală și hurmuz ... (Parée de fil d'or et de perles)". Les "rafeturi" sont les personnages qui portent des masques humains. Outre les gens masqués, dans le cortège de la chèvre entrent des gens portant le costume traditionnel, spécifique au village respectif. Ce sont les "arnăuți" (mercenaires), les "hérodes" (irozii) et les jeunes filles. Les hérodes, au nombre de 10-15, battent les tambours au rythme de la flûte. Les jeunes filles du cortège sont deux jeunes hommes en travesti; les jeunes filles et les femmes du village ne sont admises à ces jeux qu'en qualité de spectatrices.

Le cortège de la chèvre est conduit par un "arnăut" (mercenaire). Tous les participants lui obéissent. "Comme la compagnie obéit au capitaine, de la même façon les jeunes formant le cortège de la chèvre obéissent au soldat."³²

Les "arnăuți" (mercenaires) ont, dans les jeux de masques, le même rôle que le "chef" (birău) a dans l'organisation des groupes de jeunes hommes dans le Pays de l'Olt.

En ce qui concerne les émulations qui ont lieu entre les formations de masques, Teodor Burada, qui décrit les masques de Porcești-Pays de l'Olt, soutient: "Là où il y a deux groupes de "Turca", chaque groupe prend comme point de départ un bout du village et lorsqu'ils se rencontrent, les joueurs cherchent à se surpasser les uns les autres; le joueur (chèvre) qui triomphe reçoit une couronne de lierre qu'il portera entre les cornes de son masque pendant toute la période des fêtes, en signe de distinction."³³

En Transylvanie, on joue la "turca" (la chèvre) à partir de la veille de la Noël jusqu'à la veille de la Petite Noël. Par "La Petite Noël" on comprend le Jour de l'An.

Les jeux de masques commencent par la récitation de la "urătura" ou de "Plugușor" (poésie populaire, à variantes sans nombre, exprimant des souhaits pour le nouvel an, récitée par les groupes qui parcourent les villages, le soir du Réveillon), et par "Semănatul" (les semailles), le Jour de l'An.

"Urătura" ou "Plugușorul" est une tradition très ancienne. Le mercenaire "arnăutul", qui récite les vers, évoque l'épopée du travail agricole, en commençant par le labourage, les semailles, la moisson, la mouture des grains et en terminant par la préparation des giribettes. Le lendemain du réveillon, le mercenaire (arnăutul) devient le semeur et, en lançant des grains de blé, il répète les vers: "Ca merii, ca perii/În mijlocul verii/Ca toamna cea bogată/Toată lunea-mbeșugată." En traduction libre: "Soyez/Comme les pommiers, comme les poiriers/En plein été/Comme l'automne plein de richesse/(Que) tout le monde (vive) en abondance!"

Le geste de répandre des grains de blé comme pour les semer, symbole de l'abondance, appartient au très ancien culte du blé, de la végétation et il est présent aussi dans les pratiques traditionnelles liées au cycle de la vie. A la noce, par exemple, on répand des grains de blé sur le seuil de la maison, quand le jeune marié y vient prendre sa future épouse, ou bien quand on fait "sortir la danse de la maison", avant de partir à la cérémonie religieuse du mariage. Les gimblettes aussi sont utilisées à l'occasion de la naissance, de la noce et de l'enterrement.

La première gimblette que la maîtresse de maison fait pour le Jour de l'An est conservée auprès de l'icône jusqu'au printemps. C'est de cette gimblette que les boeufs doivent manger avant d'exécuter le premier sillon au printemps, après avoir subi une cérémonie laïque d'ensemencement (Bivolari-lași). Le premier tourteau (galette) que la femme fait la veille de la Noël (et qui s'appelle même Noël) est conservé pour être donné à la vache lorsqu'elle aura un petit veau (Popești-lași).

Pendant que la chèvre et le berger jouent leurs rôles respectifs, les autres masques exécutent les leurs, au même rythme. Les "Arnăuți" (mercenaires) dansent avec les jeunes filles, la ronde spécifique au village respectif, aux sons des flûtes et des tambours. A la fin du jeu et de la danse, le mercenaire, en qualité de représentant de la formation, reçoit une belle gimblette.

Les masques animaliers, comme les masques humains, constituent un important chapitre de notre culture populaire.

Le masque est un objet rituel, mais dès l'antiquité il devient aussi un accessoire, un élément du spectacle.³⁴

L'inscription trouvée à la proximité de Zlatna, à Petroșani: "Libero patri, et libere Herclianis et cervabus" (CIL, III/1303) nous rappelle l'existence de certaines divinités daciques en liaison avec le culte de Liber et de Diane, qui refléterait la survivance des traditions populaires locales.³⁵

Selon Tadeusz Severyn, les masques pour le Jour de l'An symbolisent la fertilité de la terre et l'abondance des récoltes. Il décrit le masque de boeuf "turon", de chèvre "koza" et d'ours; significatifs sont les vers: "Unde turon sau koza trece/Grăul va crește ..."³⁶ (Là où tourcen ou koza passe/Le blé poussera ...) (en traduction libre).

Les masques animaliers et humains du Jour de l'An sont présents aussi dans le Sud-Est de l'Europe. Dans son étude "Klocalica ou Curka în Banatul Sârbesc (Klocalica ou Curka dans le Banat Serbe)", Mirjana Ilić affirme que l'usage en est roumaine.³⁷

On a trouvé les masques en Pologne, en Tchékoslovaquie, en Ukraine, en Biélorussie, en Suède, au Danemark, en Angleterre, en Suisse aussi.

Dans l'ère chrétienne, ces cultes païens sont restés assez puissants. Au VII^{ème} siècle, l'évêque de Canterbury décreta que: "toute personne qui se déguisera en cerf ou en taureau aux calendes de Janvier, c'est-à-dire qui se travestira en animal, subira une interdiction de trois ans, parce que cette pratique est démoniaque."³⁸ On connaît aussi le culte taurin crétois, dont les réminiscences survivent dans les "Corridas", fêtes traditionnelles dans l'Espagne contemporaine.³⁹

En Asie, comme dans l'Afrique contemporaines, les jeux de masques sont pratiqués surtout à l'occasion des fêtes de la fertilité. Au Japon les fêtes dans lesquelles le boeuf rituel participe à la cérémonie de la plantation du riz ou bien la danse animalière exécutées avec huit cerfs au temple Schintoïque sont connus jusqu'à présent.⁴⁰

Les sources folkloriques se réfèrent au taureau, à la chèvre ou bien au porc, considérés comme animaux qui reflètent autant le culte de la fécondité que le culte de la récolte (de la moisson).⁴¹

L'acte de sacrifier le porc est, dans le folklore européen, une représentation de l'esprit du blé. En Egypte, le porc est identifié à Osiris, et il était sacrifié en l'honneur de ce dieu, le jour où, selon la tradition, Osiris lui-même a été tué.⁴²

Au long des millénaires, les rois des Egyptiens avaient été déifiés et identifiés à des taureaux puissants. Tout comme dans l'île de Crète ou en Egypte, aux Indes et en Mésopotamie, le taureau était le symbole de la force divine et de la fertilité⁴³, identifié à l'astre solaire.

Dans la Grèce antique, comme dans l'Europe moderne, le cheval était une des représentations de l'esprit du blé. Sacrifier le cheval sur le Champs de Mars était, chez les Romains, une coutume d'automne, pratiquée sur les champs de blé appartenant au roi.

Dans la coutume d'automne et de printemps, dans l'Europe du Nord, le "pilier" du premier mai (stâlpu de Armineni) était parfois posé devant la maison du maire et on présentait à celui-ci la dernière gerbe de blé de la récolte parce qu'il était le chef du village.⁴⁴

Les traditions chinoises et européennes, qui comportent le sacrifice du boeuf, comme représentant de l'esprit du blé, peuvent jeter une lumière sur la coutume de sacrifier un taureau dans les rituels de Dionysos. Dionysos, dieu de la forêt, était figuré comme un bouc; incarnation de l'esprit du blé, il est un taureau.⁴⁵

L'un des cultes les plus fréquents et les plus populaires de la Grèce antique était dédié à Dionysos, dieu de la Vie et de la fertilité. Dionysos-le dieu

taureau-était directement associé à la croissance des végétaux et de manière particulière aux raisins, au vin et à la lierre.

Après la pénétration des Romains dans les Balkans, Dionysos est assimilé par syncrétisme aux divinités romaines Bacchus et Liber Pater et au dieu phrygien Sabazios. Le culte de Dionysos, élargi dans cette zone, revêt des aspects syncrétiques romains, en conservant certains traits spécifiques locaux, comme, par exemple, le cavalier thrace.⁴⁶

Le cavalier thrace est une divinité locale thrace, dieu de la vie et de la végétation, dieu de la fertilité, acolyte de Dionysos.⁴⁷

Les images de la vigne sur les pièces de céramique peinte de Răcău et d'un grand nombre de vieux habitats du type "dava" répandus sur toute la terre de la Dacie, où bien sur les coupes à support d'argent de Sâncrăieni - district de Harghita - pourraient être considérées comme les monuments les plus anciens du culte de Dionysos.

Dans la Dacie intracarpatique, Dionysos-Bacchus est connu sous le nom de Liber et Libera et la vigne comme symbole dionysiaque est fréquente sur toutes sortes de monuments funéraires. Le culte de Liber Pater, dieu de vieille origine italique, assimilé à la divinité grecque Dionysos, adoptée par les Romains sous le nom de Bacchus, a connu, comme l'attestent les inscriptions, mais surtout les représentations plastiques, une popularité non-égale par une autre divinité.⁴⁸

Le culte du taureau pratiqué dans l'île de Crète⁴⁹ s'est trouvé à l'origine de maintes pratiques et d'objets de culte. Les plus grandioses des réalisations artistiques du monde antique proviennent de cette île, comme elles ont été conservées sur les coupes en or de Vaphio (Péloponèse), uniques comme oeuvres d'art.⁵⁰

En guise de conclusion, nous mentionnons que les jeux de masques populaires de Roumanie (spécialement de Moldavie) sont des preuves concluantes de l'existence du culte de la fertilité et du culte des morts aïeux chez les Thraco-Gètes et chez les Daces. "Les coutumes ont des traces dans la très reculée mythologie thrace"⁵¹ et "l'aurochs et le taureau sont des animaux sacrés chez les Gêto-Daces".⁵²

Dans son ouvrage "Arta traco-getică" (L'Art thraco-gétique) Dumitru Berciu met en évidence la fréquence des représentations zoomorphes: taureau, cerfs, ours, chèvre, cheval, porc. Nous en déduisons donc que, dans les cultes autochtones, ces animaux étaient considérés sacrés, images des dieux de la végétation⁵³. Les représentations de ces animaux persistent encore dans les jeux de masques du Jour de l'An, traces de cultes et coutumes très anciens, hérités des autochtones.

Dans les jeux de masques animaux chez les Roumains, les figures qui prédominent sont: la chèvre, l'ours, le cheval, le cerf, le bouc, le bélier, le boeuf, la volaille. Tous ces masques, nous les avons rencontrés en Moldavie.

Les jeux de masques pratiqués le Jour de l'An se retrouvent, sous diverses variantes, sur tout le territoire roumain, comme nous les avons trouvés en Moldavie et dans le Pays de l'Olt, preuves certaines (incontestables) de l'unité et de la continuité de notre peuple dans l'espace Carpat-danubien pontique.

NOTES

1. Traian Herseni, *Forme străvechi de cultură populară românească*, Studiu de paleoetnografie a cetelor de feciori din Țara Oltului, Ed. "Dacia, Cluj-Napoca, 1977, p. 322.
2. Idem, p. 91.
3. Realitatea figurativă, București, 1972, p. 146.
4. Mircea Eliade, *De la Zalmoxis la Genghishan*, Ed. științifică și enciclopedică, București, 1980, p. 32, 79.
5. Gordon Child, *Făurirea civilizației*, Ed. științifică, București, 1966, p. 113.
6. Informations Maria Gh. Pavel, 87 ans, le village Popești-Iași, 1981.
7. Mihai Pop, *Sărbători jărănești de primăvară cu substrat geto-dac*, Magazin istoric, an XIV, nr. 3/156, mars 1980 et dans *Strămoșii poporului român, geto-dacii și epoca lor*, Ed. politică, București, 1980, p. 196-203.
8. Traian Herseni, op. cit., p. 327.
9. Petru Caraman, *Substratul mitologic al sărbătorilor de iarnă la români și slavi*, Iași, 1931, p. 70, 71.
10. Traian Herseni, op. cit., p. 92.
11. Mircea Eliade, *Aspecte ale mitului*, Ed. Univers, București, 1978, p. 4.
12. Mexican Masks, Essay by Donald Cardry, Amon Carter Museum, Fort Worth, 1973, p. 2, 3, Litographed in U.S.A.
13. Image and identity, the role of the mask in various cultures, Museum of cultural history Galleries, University of California, Los Angeles, 1972, p. 25, 9.
14. African Masks, Franco Monti, Paul Hamlyn, London, New York, Sidney, Toronto, 1966, fig. 14, p. 14.
15. Masks of the North american indians, A. Milwaukee Public, Museum Publication, Third Printing, 1959, p. 2.
16. Image and identity, the role of the mask in various cultures, Museum of cultural history Galleries, University of California, Los Angeles, 1972, p. 9.
17. Mircea Eliade, *Aspecte ale mitului*, Ed. Univers, București, 1978, p. 160.
18. Cahlă, inv. nr. 1767, Alexandru Andronic, Iași în lumina datelor arheologice, Cercist, 1/1970, p. 102.
19. Nicolae Iorga, *Istoria românilor prin călători*, vol. I, București, 1928, p. 368.
20. Nicolae Iorga, *Istoria românilor prin călători*, vol. II, București, 1929, p. 114.
21. Dimitrie Cantemir, *Descrierea Moldovei*, București, 1936, p. 243.

22. Tudor Pamfile, *Sărbătorile la români*, București, 1914, p. 185.
23. Romulus Vulcănescu, *Măști populare*, București, 1970; Julia N. et Mănăstireanu V., *Tradiții și obiceiuri românești*, București, 1968; Emilia Pavel, *Jocuri cu măști*, Iași, 1971.
24. Teodor T. Burada, *Istoria teatrului în Moldova*, vol. I, Iași, 1915, p. 57.
25. Emilia Pavel, *Jocuri cu măști, zona Iași (Podișul Central Moldovenesc)*, Iași, 1970. *Măști populare moldovenești*, Muzeul etnografic Iași, 1972; *Măști de teatru tradițional din zona Iașilor în ultimele decenii*, SCIA 31, 1984, p. 79-82.
26. Vasile Alecsandri, *Noaptea sfântului Andrii. Opere complete, poezii în ciclul Mărgăritărele, 1852-1862*, vol. I, Ed. Soccec, București, 1897, p. 373.
27. Petru Caraman, op. cit., p. 18.
28. Ovidiu Bărlea, *Folclorul românesc*, I, Ed. Minerva, București, 1981, p. 270.
29. Teodor T. Burada, op. cit., p. 59.
30. Olga Flegont, *Teatrul popular-entitate a duratei spirituale în istoria culturii românești*, 10, SCIA XXIV, 1977, p. 43-44.
31. Idem, *The "Mos" in the Romanian popular theatrical Art*, RRHA III, 1966, p. 129.
32. Informations Pricop Ion, 74 ans (1965), le village Popești-Iași.
33. T.T. Burada, op. cit., p. 61-62.
34. Mihai Pop, *Măști de lemn din Bărești-Topești, Vrancea*, REF 1, an III, București, 1958, p. 8.
35. A. Bodor, SUBBHst, 1960, IV, fasc. 1-1942. Silviu Sanie, *Culte și credințe antice în sudul Moldovei, dans Civilizația romană la est de Carpați și romanitatea pe teritoriul Moldovei sec. II î.e.n.-III e.n.*, Junimea, Iași, 1981, p. 202-204.
36. Tadeusz Severyn, *Les problèmes de l'exposition des coutumes populaires*, Ethnographica, I, Brno, 1959, p. 190-191; fig. 92, 93, 95, 99.
37. Mirjana Ilić, *Klocalica Šerbulj ou Curka*, RVM, 12-13, Novi-Sad, 1964, p. 63.
38. J.R. Conrad, *Le culte du taureau*, Payot, Paris, 1961, p. 180.
39. Idem, p. 143.
40. Kodera J.M., M. Kitano et N. Origuchi, *Des danses populaires japonaises*, Art populaire, Ed. Duchartre, Paris, 1931, pl. 94, fig. 1; pl. 90, fig. 2; p. 185.
41. Mircea Eliade, *Aspecte ale mitului*, Ed. Univers, București, 1978, p. 44.
42. James G. Frazer, *Creanga de aur*, Ed. Minerva, București, 1980, vol. IV, p. 33, 7.
43. J.R. Conrad, op. cit., p. 94, 142.
44. James G. Frazer, op. cit., p. 33.
45. Idem, p. 7, 33.
46. Viorel Căpitanu, *Dava de la Răcătău, Carpica, XXIII/1*, Volum omagial Vasile Pârvan, 110 ani, Ed. Fundației "Chemarea", Iași, 1992, p. 146.
47. Constantin Scorpan, *Cavalerul trac*, Constanța, 1962, p. 83, fig. 41.
48. Viorel Căpitanu, op. cit., p. 147; Silviu Sanie, op. cit., p. 202-204.
49. J.R. Conrad, op. cit., p. 148.
50. Idem, p. 94, 142.
51. Nicolae Iorga, *Istoria românilor prin călători*, vol. II, București, 1929, p. 102.
52. *Istoria teatrului în România*, Ed. Academiei, vol. I, p. 24.
53. Dumitru Berciu, *Arta traco-getică*, Ed. Academiei, București, 1969, p. 109, 113, 121, 131, 161.



Pl. 1



Pl. 2



Pl. 3

- Pl. 1 Les chèvres – Andrieșeni-Iași, 1968
- Pl. 2 La chèvre et le mercenaire „arnaut”, Madârjac-Iași, 1968
- Pl. 3 Le cerf, Balș-Hârdău-Iași, 1968

**Pl. 4****Pl. 5****Pl. 6**

- Pl. 4 Le cerf, Belcești-Iași, 1968
 Pl. 5 Le cerf, Mogoșești-Pășcani-Iași, 1968
 Pl. 6 L'ours, Gârbești-Iași, 1970



Pl. 7

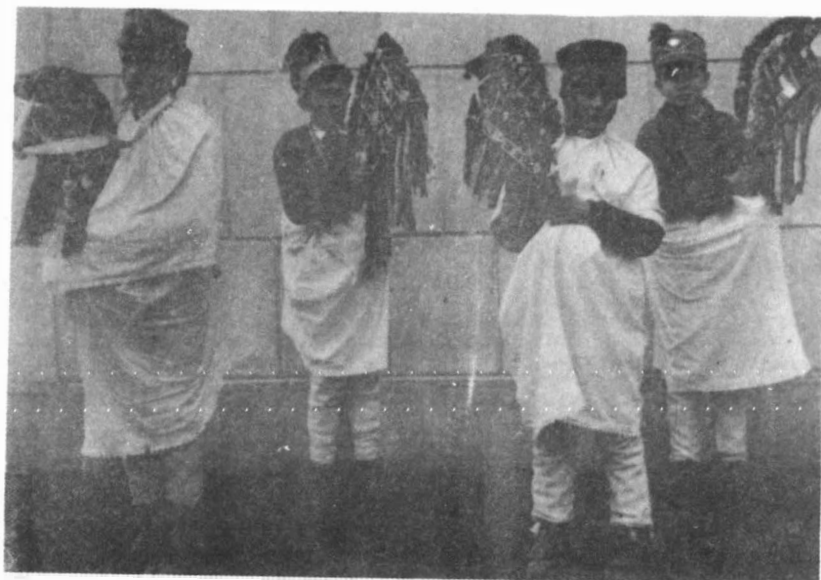


Pl. 8

Pl. 9



- Pl. 7 L'ours, Butca-Iași, 1968
- Pl. 8 L'ours, Rafaila-Negrești-Iași, 1968
- Pl. 9 L'ours, Bacău, 1966

**Pl. 10****Pl. 11**

- Pl. 10 L'autruche, Madârjac-Iași, 1968
 Pl. 11 Les chevaux, Andrieșeni-Iași, 1968



Pl. 12



Pl. 13



Pl. 14

- Pl. 12 Vieillards à la chèvre, Rafaila-Negrești, 1968
- Pl. 13 Masque de vieillard, Popești-Iași, exposé dans le Musée de l'Université de Los Angeles, Californie-1972
- Pl. 14 Mercenaire à la chèvre, Rebricea-Negrești-Iași, 1968

•